

Le Songe de Monomotapa

De Jean-Bertrand Pontalis.

« Qu'un ami véritable est une douce chose... »

Le ton limpide de La Fontaine semble inspirer Pontalis. À mille lieues de faire une étude psychanalytique sur l'amitié, ce livre est une promenade. L'auteur constate d'ailleurs en avant-propos qu'à la Nouvelle Revue de psychanalyse* (hélas défunte), où les thèmes choisis étaient transversaux plutôt que conceptuels, le projet d'un numéro sur l'amitié n'a jamais pu aboutir. Peut-être par crainte de révélations réductrices au sein d'une équipe régie, entre autres, par l'amitié ? Peur de casser une illusion féconde ? De faire tourner la mayonnaise ? Mais, tout d'abord, resituons le titre.

« Deux vrais amis vivaient au Monomotapa... »

On aura reconnu le bonhomme : volage et célébrant la fidélité, courtisan mais ayant le culte de l'amitié, comme disent ses biographes.

Dans la fable de La Fontaine, deux fois déjà le mot de vérité. Où est la vérité de l'amitié, si ce n'est qu'en la matière il n'y a pas de vérité générale ? Aucun modèle pesant, pas le moindre sacrement à la clef, pas de contrat chez le notaire, pas d'exclusivité requise. La véritable qualité de l'amitié, c'est de s'inventer différemment avec chaque ami, dans une aimable légèreté dégagée des projets fusionnels. En un mot, l'amitié, c'est « cette chose qui nous protège de la douleur d'aimer ». Et pourtant, c'est

aussi « cette force qui enjambe l'absence » (lettre de René Char à Camus).

Le charme de l'amitié, c'est de se former comme un état intermédiaire et mal identifié, un peu comme se constitue une adolescence. Ce qui donne à ce sentiment un côté juvénile. Les vieilles amitiés gardent souvent un caractère gamin du fait qu'on les a nouées dans sa jeunesse et que cette jeunesse s'entête à resurgir quand on se retrouve. « Tous ceux qui se sont intéressés à l'adolescence l'ont souligné : elle est le temps de l'incertitude, de l'ignorance de ce que l'on va devenir – tout est possible, rien n'est certain -, et d'abord de ce que l'on est : identité vacillante (...) qui peut aller de pair avec le sentiment exaltant de ne pas être identifiable ». Cette définition, à quelques mots près, pourrait convenir à l'amitié. Et lorsque l'adolescence et l'amitié entrent en coalescence, il en reste quelque chose.

A moins qu'à l'inverse on ne trouve que le vieux camarade radote, qu'il tient le même discours que quand il avait vingt ans, qu'il n'a pas évolué d'un pouce et que sa rengaine ne vous apprend plus rien de nouveau ni sur lui ni sur vous. Mais est-ce encore de l'amitié quand il n'y a plus cet échange faustien d'élixirs juvéniles qui vous aide à vous ressourcer ? Pontalis avoue qu'il se retire alors sur la pointe des pieds : « Comme j'ai hâte de rejoindre des amis sensiblement plus jeunes que moi ! Ils sont vifs, leur gaieté, leur ironie légère m'éveille. Ils me donnent un coup de jeune. Les

coups de vieux, je connais, je n'ai pas besoin que mes vieux amis m'en infligent davantage ».

On ne trouvera rien dans ce livre sur les amitiés féminines. Rien sur les amitiés homme-femme, sur lesquelles l'auteur trouve que le fantôme de l'amour plane trop distinctement. Et rien sur les amitiés entre femmes, puisqu'il ne transmet dans ces pages que sa propre expérience. Ce qui nous vaut au passage un portrait de lui-même qui me fait penser à Montaigne : « Dans la solitude qui était la mienne à l'époque, je fus non le plus heureux (j'étais bien loin de l'être), mais le plus proche de moi-même, dans cette alliance étrange qui n'a cessé de me tenir compagnie de mélancolie diffuse et d'appétit de vivre ». Tout est dit là, peut-être, sur sa plus grande amie : une dame de compagnie nommée « alliance étrange ».

Rien, donc, sur les amitiés féminines. Mais toutes sortes de portraits saisis depuis cette mystérieuse expérience partagée qu'on appelle empathie – portraits intimistes de Jean-Pierre Vernant, Jean Pouillon, Michel Cournot. Méditation à mi-voix sur ce que fut leur destin, sur l'étrangeté de ces rencontres réussies avec des gens qui parfois « n'étaient pas son genre », ou sur le bizarre « plaisir de ne pas comprendre qui va de pair avec celui de n'être pas compris » (l'expression est de Jean Pouillon). En arrière-plan, des portraits de groupe et l'évocation de diverses époques : Sartre, Beauvoir, les Temps modernes, Merleau-Ponty, Bost, Lacan, Dionys Mascolo, Duras, le manifeste des 121, le Temps de la réflexion, l'écurie Gallimard... Et, pour finir, le récit de deux amitiés improbables, celle de Jacques Rivière avec Artaud, celle de Freud avec Fliess.

La colonne vertébrale du livre, à laquelle l'auteur tient, c'est que l'ami n'est pas un alter ego, « Parce que c'était lui, parce que c'était

moi », n'indique pas, selon lui, une gémellité. L'autre est quelqu'un de différent, qui vous augmente tout en vous allégeant : « C'est une disparité qui attire. L'ami est celui qui me fait sortir de moi-même, de ma famille, de mon milieu, qui me détourne de ce qui m'est devenu trop familier et m'apparaît alors comme un espace étroit, confiné, où je respire toujours le même air raréfié. L'ami me dépayse ».

Cela se dessine à l'adolescence : « J'allais trouver dans les traits d'un autre le moyen de dessiner d'une main moins tremblante mes propres traits tout en les laissant inachevés ». Les livres, aussi, sont des amis – les héros de romans : « J'étais des centaines d'autres ! Grâce à eux, si dissemblables, je me construisais peu à peu une identité plus riche et plus stable ». A l'âge d'homme, l'ami est celui « qui, justement parce qu'il est différent de moi, par son histoire, son caractère, son milieu, son âge, me permet d'être différent de moi-même ». Le temps passe, on vieillit. « Aujourd'hui, comme lors de mon adolescence, le besoin d'amitié se fait plus fort, il n'est pas loin d'être vital. Pourquoi ? Parce que la saison brûlante et orageuse des passions amoureuses – je ne dis pas de l'amour – est derrière moi ? » Et puis, à la longue, on se lasse d'être soi. « Comment se fausser compagnie ? Se quitter sans pour autant se perdre tout à fait ? » L'ami permet de résoudre ce paradoxe, peut-être parce qu'on ne lui demande pas tout.

Certains pourtant semblent en demander trop.

Au début, je n'ai pas trouvé grand-chose dans le livre sur les amitiés d'emprise, les mauvaises fréquentations à l'adolescence, le mauvais génie, la fascination, l'ami qui vous mène par le bout du nez. Peut-être parce que l'auteur classerait plutôt ces choses dans les phénomènes amoureux ? Il parle de la déprise, de l'ami

dont on s'écarte, non de l'emprise. Rien non plus sur la rivalité, la compétition, la jalousie, l'envie, la rancune. Mais le récit final de l'amitié de Freud avec Fliess contredit la première impression que j'avais, que la vision de Pontalis était un peu rose. Qu'il différencie trop systématiquement l'amitié de la passion. En fait, il semble qu'il garde pour la bonne bouche le récit de cette amitié excessive aux allures désastreuses mais aux effets on ne peut plus productifs où l'on voit Freud se ruer sur Fliess, passer du « Très honoré confrère » à « Ton Sigm. », et faire de lui l'unique, l'irremplaçable, celui à qui on confie tout. Fliess devient ainsi – entre autres rôles – l'interlocuteur scientifique auquel Freud explique ses hypothèses, ses idées, et dont il attend la reconnaissance comme d'une sorte de messie. Mais « l'autre unique emprunte tous les visages », y compris les mauvais, et l'ami intime va se muer en ennemi non moins intime, que Freud renie sauvagement. A la fin du chapitre, Pontalis fait la part des choses en concluant sobrement : « Des influences, j'en ai subi, de « bonnes » et de « mauvaises ». Il se pourrait bien que les mauvaises m'aient été les plus profitables ».

Ce n'est donc pas un livre suave, loin de là. C'est un livre souriant, un peu mélancolique, qui se souvient que certains lieux sont aussi des amis, que certaines plages ont une âme ; et ne refuse pas le beau nom d'amitié à une simple rencontre dans un square, sur un banc, le

temps d'une après-midi, dans une ville étrangère, avec quelqu'un que l'on ne reverra jamais.

Pour conclure, je dirais que, dans ce mince volume, il y a beaucoup d'amitié pour le lecteur. Ton aérien, paragraphes qui ne s'attardent pas, pas le moindre acharnement analytique, aucun coup de massue sur l'occipital. Pourtant, il est dense. Je m'en rends compte en prenant des notes pour faire ce compte-rendu. Impossible de résumer, tout est déjà résumé. La courte phrase dit ce qu'elle a à dire, pas un mot de plus. Je cherche en vain la digression : tout n'est ici que promenade et digression, ce qui rend la notion de digression incongrue. L'amitié serait-elle, elle aussi, une série de digressions ? De pas de côtés ? Le mot de transgression me vient. Et j'entrevois dans l'amitié comme un furtif écart, une sorte de pied de nez, par rapport au bel ordre du monde. Une façon de se faufiler entre les mailles du Big Global & Financial Illimited Network.

Pontalis, continuez de vous faufiler entre les mailles.

Marie-Noëlle Mathis

** Pontalis en était directeur.*

« *LE SONGE DE MONOMOTAPA* »

de J.-B. Pontalis

Editions Gallimard, 2009. 14,50 euros